

mais de pauvres non plus, et que tout le monde vivra heureux dans une modeste aisance."

Cette assertion, mon cher ami, est très hardie et nullement appuyée par les faits. Bien loin de là, la contradiction est vraie, comme je vais le démontrer dans la seconde partie de ce discours, à l'instant même.

Il reste établi que le bonheur doit se chercher au ciel ; non sur la terre, et encore moins dans la fortune. Les socialistes trompent donc le peuple en leur présentant le partage des biens comme remède à ses souffrances.

II

APPLICATIONS DU SOCIALISME. VOIES ET MOYENS

Et maintenant, laissons de côté la discussion de la thèse, afin d'arriver aux applications. Comment vous y prendrez-vous, mes chers amis, pour fonder un gouvernement et organiser une société, d'après les principes du socialisme ?

—Rien n'est plus aisé me répondra quelqu'un. Il s'agit simplement de répartir toutes les richesses de la terre également entre tous les hommes. Ces richesses qui sont immenses suffiront à les établir dans une modeste aisance et à les rendre heureux. Trouvez-vous quelques difficultés à cette organisation ?

—Oui et de grandes ; dont voici les deux principales : La première est que le partage des biens, loin d'apporter l'aisance aux hommes, ne leur apportera que la misère. Cela vous surprend ? Vous avez tort ; et je le prouve par des chiffres. Prenons la France, par exemple, qui est, avec l'Angleterre, la plus riche nation du monde. Savez-vous à quel chiffre s'élève la fortune nationale de la France ? Si nous en croyons des statistiques assez récentes elle s'élève à quatre-vingts milliards de

francs, soit seize milliards de piastres. Si, maintenant, nous partageons ces seize milliards de piastres entre quarante millions de Français, savez-vous quelle sera la portion de chacun ? Quatre cents piastres, mes bons amis, quatre cents piastres, lesquels, placés à l'intérêt de quatre pour cent, assureront à chaque citoyen un revenu annuel de seize piastres.

Voilà donc le bilan de la révolution sociale : seize piastres par an. A ce prix nous pourrions vivre à l'aise et nous payer des automobiles. Que vous en semble ?

—Mais direz-vous, si le capital que nous croyions énorme se réduit à si peu de chose, comment assure-t-il la subsistance de l'humanité ?

—Ce n'est pas le capital qui nous fait vivre, mes amis, c'est le travail, ce sont vos bras, votre cerveau. Savez-vous à quel capital correspond le travail d'un ouvrier dont le salaire annuel monte à six cents piastres ? A quinze mille piastres, placés à quatre pour cent. Un homme qui achète du gouvernement, pour la somme de cinquante piastres, une terre de cent arpents en bois debout, trouve le moyen de vivre sur cette terre, à force de travail, et d'y entretenir une famille.

—Mais, direz-vous, à quoi sert alors le capital ?

Le capital est le ferment qui fait lever la pâte, le nerf de l'industrie, comme de la guerre, qui donne au travail les moyens de s'exercer. On ne saurait s'en passer d'aucune façon. J'irai jusqu'à dire que, pour accomplir sa tâche et sortir toute son utilité, il doit être amassé en quantités considérables entre les mains d'un homme industriel ou d'une compagnie.

A cette première difficulté que je trouve à l'égale répartition de la fortune publique, s'en ajoute une se